

TANDEM

#15

LE JOURNAL DU TANDEM SCÈNE NATIONALE NOVEMBRE 2019

ÉDITO *Par Gilbert Langlois, directeur du TANDEM Scène nationale*

« RETENDRE LA CHAIR DE NOS ÂMES »

La « malbouffe » désigne une nourriture néfaste pour la santé. La prolifération d'images et d'écrans, les logiques événementielles accélèrent une certaine « malbouffe » culturelle.

Au milieu de ces marchandises, c'est souvent « en creux » qu'apparaît la création artistique. L'art est comme un laboratoire et la plus-value artistique ne se calcule pas en nombre d'entrées.

Certaines personnes disqualifient systématiquement les lieux de création artistiques et déclarent que les activités de ces maisons sont « élitistes », alors que ces mêmes personnes n'y mettent jamais les pieds. Et c'est infiniment grave. Il s'agit d'une forme de nihilisme qui passe à la trappe toute possibilité de conquête, tout travail d'éducation artistique et culturelle dont les dimensions essentielles sont la fréquentation des œuvres, les pratiques artistiques, et l'acquisition de connaissances. Il s'agit d'une forme de nihilisme qui nie que l'intelligence est d'abord ce qui sort du cœur.

C'est vital de pouvoir se connecter à des sources qui nous nourrissent vraiment.

Le mot culture désigne aussi les œuvres avec lesquelles nous pouvons grandir et former notre esprit critique.

L'ambition d'une scène nationale est de faire culture autour des œuvres et pas uniquement pour une recherche promotionnelle, d'attractivité immédiate ou de divertissement.

Notre travail est de créer des brèches ! Pour laisser de la place à autre chose. Pour laisser advenir les rêves. Pour s'emparer du langage. Pour transformer les regards. Inventer de nouvelles fictions. Fabriquer une nouvelle mémoire. Faire entendre des langues. Pour préserver cette ligne de démarcation entre culture et barbarie !

Sur les scènes du TANDEM, c'est un monde qui se traduit en signes émotionnels, corporels, langagiers, scéniques et que nous partageons avec un public le plus large possible.

La présence des théâtres au cœur des territoires de Douai et d'Arras est une chance pour qui accepte de se laisser prendre par la main, de s'éloigner un peu de soi et y revenir autrement. Quelques instants devenir des anges !

Pour reprendre l'expression du poète Christian Bobin, la culture est ce qui permet de retendre la chair de nos âmes, pour tenir debout, contre la violence des marchandises.

SOMMAIRE

CHRISTIAN GODIN, LA PHILOSOPHIE EN IMMERSION	2	L'ACTUALITÉ DU TANDEM	11
LE TEMPS DE LA VOLUPTÉ BERNADETTE GRUSON	4	CHROMA BRUNO GESLIN	12
L'ADOLESCENCE, EN CHEMIN(S) ESTELLE SAVASTA	6	L'ART DIVINATOIRE S'INVITE AU CIRQUE ERWAN HA KYOON LARCHER	14
LE PROJET VOLKSBÜHNE FRANK CASTORF	7	UN ÉCRAN SUR-MESURE	15

RETROUVEZ TOUTE L'ACTUALITÉ DU TANDEM SCÈNE NATIONALE SUR WWW.TANDEM-ARRASDOUAI.EU



CHRISTIAN GODIN, LA PHILOSOPHIE EN IMMERSION

Propos recueillis par Véronique Chatenay-Dolto,
administratrice générale du Ministère de la Culture

CITÉ-PHILO

Chaque mois de novembre, dans la région Hauts-de-France, est organisée une centaine de conférences-débats en présence d'auteurs philosophes, sociologues, historiens, économistes... Ce temps fort est suivi de plusieurs autres rencontres qui s'échelonnent de décembre à juin. Cette année, le festival *Cité-Philo*, en partenariat avec la DRAC des Hauts-de-France, la préfecture du Nord et le TANDEM, lance un projet de résidence-mission en invitant le philosophe Christian Godin sur le territoire du Douaisis de janvier à avril 2020. À travers des actions de proximité variées, il s'agit de rendre accessible la philosophie aux non-spécialistes dans une démarche d'éducation populaire associant tous les acteurs culturels, éducatifs et sociaux.

Retrouvez le calendrier complet
de l'édition 2019-20 sur :
www.citephilo.org

Les événements liés à la résidence
de Christian Godin sur :
www.tandem-arrasdouai.eu

Pourquoi ce projet vous a-t-il intéressé, comment votre expérience vous a-t-elle préparé ? Quelle expérience de la démocratisation de la philosophie avez-vous ?

Christian Godin : J'ai eu l'occasion dans mon existence de pratiquer la philosophie de différentes manières (par les cours, les séminaires, les conférences, la rédaction d'ouvrages eux-mêmes très divers...) et de la transmettre à des publics variés (classes de collégiés et de terminales de lycées, amphithéâtres de l'université, cafés-philos, séminaires en entreprise ou dans le milieu médico-social, etc.). Ce projet de résidence de philosophe est un champ d'expérimentation, il a d'abord eu pour moi l'attrait de la nouveauté. Il me permettra de prendre contact avec des milieux et des personnes qui sont restés très largement étrangers à la culture philosophique — je pense évidemment aux plus démunis.

Durant de nombreuses années, j'ai eu affaire à des jeunes gens des classes de terminales techniques de lycées. Ils ont été, pour le professeur de philosophie que j'étais, le public le plus pénible et le plus ingrat qui fût. Mais, pour difficile qu'ait été cette expérience, elle a confirmé cette idée de Descartes que la capacité de réfléchir est la chose du monde la mieux répandue, et m'a enseigné qu'il ne faut jamais s'arrêter (c'est une tentation que les philosophes ont tous eue) à la déploration quelque peu complaisante sur la bêtise et l'inculture d'une bonne partie des êtres humains.

J'ai toujours pris pour principe que non seulement les individus comprennent toujours quelque chose (c'est un des points de différence forts avec la science), mais qu'ils sont toujours capables, et tous, de comprendre et d'apprendre quelque chose de plus. Et que cela procure de la joie, qui est d'un autre ordre que le plaisir et l'excitation que suscitent en nous les industries du divertissement dont les moyens dits d'information font évidemment partie. La philosophie peut, effectivement, être démocratisée. C'est la raison pour laquelle il est nécessaire d'opposer la popularisation, qui élève, à la vulgarisation, qui abaisse.

À votre avis, un philosophe a-t-il un rôle à jouer dans la cité, dans les territoires ?

L'histoire passée de la philosophie est si riche et variée qu'elle nous donne tous les cas de figure. D'un côté, il y a les philosophes largement impliqués dans la cité :

c'est le cas des stoïciens en Europe, et des confucéens en Chine ; de l'autre, il y a la figure du philosophe retiré : tel est le cas des épicuriens en Europe et des taoïstes en Chine. Entre les deux, bien entendu, nous avons toutes les figures intermédiaires, car un philosophe peut être politiquement impliqué de différentes façons, en exerçant le pouvoir (Marc-Aurèle, Thomas More, Francis Bacon), en étant le conseiller du prince (Platon), en participant au débat des idées et en écrivant des ouvrages de nature politique (les philosophes qui ne l'ont pas fait sont beaucoup moins nombreux que les autres).

Et puis, qu'il le veuille ou non, et là je reprends un leitmotiv sartrien, un philosophe est nécessairement engagé. En amont de la question de savoir si un philosophe a un rôle à jouer dans la cité, il y a le constat qu'il en joue un nécessairement. Un professeur de philosophie de lycée, au niveau qui est le sien, qui peut sembler modeste s'il n'a pas écrit d'ouvrages qui l'ont fait connaître au-delà du cercle de sa vie locale et professionnelle, joue forcément un rôle dans la cité et dans les territoires, du simple fait que son discours, par sa teneur interrogative et critique, tranche sur tous les autres.

Cela dit, l'expérience nous montre que l'influence que l'on peut avoir échappe largement à notre volonté. On échoue souvent sur celle que l'on entendait avoir et l'on a finalement celle à laquelle on n'avait pas pensé. La vie des idées obéit à d'autres lois que la circulation. ▶

▶ des marchandises, c'est une chose que l'on doit avoir toujours en tête, et que la théorie de la communication tend malheureusement à nous faire oublier.

Enfin, une tentation existe chez le philosophe qui cherche à tout prix à « jouer un rôle » : celle de tomber dans les figures différentes, mais conjointes, de l'expert, du gourou et du coach. Le philosophe authentique doit absolument résister à cette tentation

Le monde des idées est souvent perçu comme un monde idéal, éloigné de la réalité et donc de nos territoires contingents. Pourtant il peut sembler évident que le territoire, les paysages, les modes de vie ont une influence sur nos pensées. Ici, dans le Douaisis, nous sommes dans un lieu chargé d'histoire, celle de la mine, et aussi des grandes catastrophes de la désindustrialisation, celle de guerres aussi. Pensez-vous que ce territoire et son histoire auront un impact sur vous ?

Pendant longtemps, la philosophie s'est conçue comme *philosophia perennis*, c'est-à-dire comme philosophie éternelle. Les idées (que l'on écrit avec une majuscule lorsqu'il s'agit de la théorie de Platon) étaient censées être indépendantes du lieu et de l'histoire. Cette illusion, ou ce présupposé, n'a pas complètement disparu, ainsi qu'on le voit avec la philosophie analytique qui traite les questions philosophiques comme des questions de pure logique.

À partir du moment où l'on est attentif au fait qu'il n'y a pas de discours philosophique sans une langue historiquement et culturellement construite, et qui est, à l'exception de très rares termes techniques, la langue ordinaire, cette illusion de la pensée transcendant l'histoire et la géographie tombe. Hegel contestait les utopies en disant qu'un philosophe ne peut pas sauter par-dessus son temps, et il était pleinement conscient du lien de dépendance de sa pensée à l'égard de la langue allemande. Un philosophe ne tombe pas directement du monde des idées, il y accède peu à peu à partir de conditions historiques et d'inscriptions géographiques indépassables.

Par ailleurs, même si son travail de conceptualisation tend à écarter les éléments contingents, il dépend pour partie aussi du public auquel il s'adresse. Un professeur de philosophie de classes terminales (je reprends cette figure, parce que c'est lui qui exerce le travail de transformation le plus radical) ne

dira pas exactement la même chose selon qu'il exerce dans un grand lycée parisien ou dans un lycée de petite ville de province.

Quant à « l'impact », il est toujours difficile, voire impossible, de prévoir ce qu'il sera. L'expérience est si nouvelle, si ouverte aux différents possibles... Sans doute m'aurait-elle marqué davantage si j'avais eu 30 ans au lieu de 70. D'un autre côté, à l'âge de 30 ans, mon existence de philosophe était encore bien pauvre, et je n'étais pas capable, je crois, de tirer autant de sens qu'aujourd'hui de ce que je vivais.

Et puis il faut considérer cette donnée objective : de toute ma vie, même en vacances, je n'ai jamais passé trois mois en continu dans un même lieu en dehors de mon domicile. Je m'y préparerai par des lectures et des recherches d'informations. Dès à présent, tout ce qui de près ou de loin touche à Douai m'intéresse, car cela pourra faciliter les échanges que je pourrais avoir avec mes interlocuteurs.

Lorsque j'ai appris que Marceline Desbordes-Valmore (que je n'ai jamais lue) était née à Douai, je me suis empressé d'acheter un recueil de ses poésies. Certes, peu doivent l'avoir lue à Douai, beaucoup sans doute ne savent pas qui elle était, il n'en reste pas moins vrai qu'elle doit avoir au moins une rue à son nom et une statue, et que la fonction symbolique des gloires locales n'a pas entièrement disparu sous l'impact de la puissance techno-économique.

Vous avez pratiqué des cours ou des conférences, aux durées souvent brèves. Pensez-vous que le fait de disposer de temps va vous donner une autre façon de travailler et de rencontrer les habitants du Douaisis ?

Lorsque l'on enseigne, lorsque l'on donne une conférence ou lorsque l'on écrit, on occupe la position du maître qui instruit. Dans le Douaisis ma mission sera à la

fois plus modeste et plus ambitieuse : elle consistera à éveiller à la conscience philosophique le plus grand nombre de personnes, issues des milieux les plus divers. La rencontre sera la modalité principale de cette action. Mais je m'imagine très bien donner aussi des conférences, animer des séminaires ou des cafés philo. Et puis je continuerai à écrire, comme je l'ai toujours fait. Sous quelle forme et quoi, cela je ne le sais pas encore.

Le 24 septembre, vous avez assisté à la projection en avant-première d'un film au TANDEM, Alice et le maire. On y voit un homme qui a consacré sa vie à l'action politique qui se trouve en panne d'idées. Il a recours à une jeune normalienne qui lui écrit des fiches, l'aide à se remettre à réfléchir. À votre avis, est-ce le rôle d'un ou d'une philosophe : donner des idées à celui qui en manque ? Ou bien pensez-vous, au contraire, que la réflexion et l'action sont deux moments, deux domaines complètement différents ?

Dans le film, il me semble que le maire est davantage en manque de sens qu'en manque d'idées. Il croit qu'il n'a plus d'idées, parce qu'il prend ce mot tel qu'il est utilisé dans le monde de la publicité et de la communication. Le malentendu est patent : le philosophe se fait de l'idée... une autre idée ! À cette méprise, le maire du film ajoute le déni : il dit ne pas vouloir de coach, alors que c'est bien d'un coach dont il a besoin. C'est pourquoi il considère comme une « philosophe » une jeune fille qui a tout juste terminé ses études.

Pour pouvoir dire que le rôle des philosophes est de donner des idées à celui qui en manque, il faudrait au préalable s'entendre sur le terme d'idée. Celui qui se sent inefficace dans son travail, qui en a perdu le goût, ne manque pas forcément d'idées. Au contraire, puisque ce type de dépression suppose une prise de conscience. À cet égard je ne crois

pas que le philosophe soit spécialement armé pour traiter des problèmes de ce genre.

Le malentendu sur le philosophe qui donnerait des solutions à des problèmes pratiques ne peut que déboucher sur la déception. D'une manière générale, la philosophie est incapable de donner des solutions à quoi que ce soit. Cela, c'est l'affaire des sciences et des techniques. La philosophie est une activité d'interrogation critique qui tente de fournir, à partir d'un problème donné, les meilleures réponses possibles. Nous sommes piégés par le terme de « problème » : il y a des problèmes qui ont des solutions, et d'autres qui ne peuvent avoir que des réponses. La philosophie ne s'occupe que de ce dernier type de problèmes.

Pour répondre à présent à la dernière partie de votre question, je dirais que le conflit passe moins entre la pensée abstraite et l'action concrète qu'entre des problèmes qui peuvent être traités philosophiquement et ceux qui ne le peuvent pas. Le philosophe ne peut, à la différence d'un scientifique, apporter aucune vérité, et il ne peut, à la différence d'un technicien, fournir aucun procédé. Sur la dimension proprement technique d'un travail, il ne peut être, du moins directement, d'aucune aide.

Seulement, quel que soit le poste que l'on occupe dans le monde du travail, quelle que soit la position sociale, la réflexion critique est toujours humainement bénéfique. Comprendre, c'est à la fois être libre et éprouver de la joie. Inversement, il y a de la servitude et de la tristesse lorsque l'on ne comprend pas. Si la philosophie sert à quelque chose, c'est à cela, me semble-t-il. ■

La philosophie peut, effectivement, être démocratisée. C'est la raison pour laquelle il est nécessaire d'opposer la popularisation, qui élève, à la vulgarisation, qui abaisse.



© DR

LE TEMPS DE LA VOLUPTÉ

Faut-il que les femmes soient nues pour entrer dans les musées ?

Par **BERNADETTE GRUSON**, artiste

Zaoum (заумь) en Russe signifie « au-delà de la raison ». Outre sa tonique sonorité et son étonnante orthographe russe, c'est le sens et l'insensé de ce mot qui anime le travail de Bernadette Gruson, directrice artistique de cette déraisonnable compagnie. *Miroir(s)*, installation présentée du 19 novembre au 20 décembre, invite à voir autrement une œuvre d'art en impliquant les publics dans la création. Autour de coiffeuses et leurs miroirs, l'artiste nous

invite à un face à face singulier : sept œuvres à envisager au regard de notre propre reflet et d'interviews d'habitants. Ainsi, la coiffeuse présentant *Nudo en el baño* de Fernando Botero, dévoilée ici, est issue d'un montage de témoignages d'habitants recueillis à l'occasion du projet *Gardons le cap*, mené par le TANDEM en partenariat avec les trois centres sociaux d'Arras dans le cadre du Contrat de Ville. Bernadette Gruson revient ici sur l'étape arrageoise de *Miroir(s)*.

Avant de s'intituler *Miroir(s)* cette installation avec les coiffeuses a été un projet intitulé *Le Corps d'abord*. Il est né et s'est développé à l'Hôpital d'Arras en 2015. Il s'agissait à l'époque d'un chariot, avec des œuvres accrochées, à la manière de Calder ou, plus prosaïquement, comme du linge qui pend. Ce projet avait été très fort et je voulais aller plus loin. Je voulais que l'œuvre « touche » littéralement le public.

Le miroir, objet idéal pour amener l'évasion et la réflexion s'est très vite imposée à moi. Je voulais que l'œuvre se mêle au reflet, que le reflet se mêle à l'œuvre, et que l'on ne sache ainsi plus très bien qui touche qui. Alain Lebéon, avec qui je travaille depuis 2012, est un fidèle collaborateur constructeur. J'ai donc abordé avec lui le sujet des coiffeuses, de miroirs sans tain, des reflets, des impressions d'œuvres d'art. ▶

Dans cette installation, j'invite le public à réfléchir à ces assignations que constituent les normes, les traditions, les héritages que subissent les femmes autant que les hommes.

Session d'entretiens pour la réalisation de la coiffeuse TANDEM, au centre social Nord-Est Centre à Arras

▶ Cela lui a plu de chercher à rendre possible l'apparition progressive de l'œuvre depuis le fond du miroir à la façon d'un souvenir, ou d'une apparition qui se dévoile.

Je me suis ensuite tournée vers Virginie Labroche, directrice de La Scène et de la programmation spectacles du Louvre Lens, et vers Maïté Rivière, directrice du POC d'Alfortville, qui ont toutes les deux eu envie de me suivre. L'exposition *Miroir(s)* est ainsi devenue plus réelle : les six premières coiffeuses ont été créées en coproduction avec ces deux lieux, et leurs bassins de population distincts.

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

Plonger de l'autre côté du miroir, ce que ces coiffeuses nous invitent à faire, nous amène à porter un autre regard sur le corps et ainsi, au travers des œuvres, à réfléchir aux assignations qui nous conditionnent. Dans cette installation, j'invite le public à réfléchir à ces assignations que constituent les normes, les traditions, les héritages que subissent les femmes autant que les hommes.

En dehors des canons grecs, trouver des nus masculins n'a pas été aisé. Quant à trouver des nus réalisés par des créatrices, cela fut impossible. Les hommes créent, et les femmes posent. Cette répartition est la base d'une construction culturelle et symbolique qui façonne les musées autant que les imaginaires.

Longtemps, le nu masculin autre que guerrier ou athlétique fut inenvisageable. Longtemps, le regard et le geste créateur des femmes étaient inenvisageables.

Au Louvre par exemple, on compte 6 % de créatrices, au Musée d'Orsay 7 %, quant au Metropolitan Museum of Art de New York, 85 % des nus y sont féminins, mais moins de 5 % des artistes de la section Art moderne sont des femmes. Cela a d'ailleurs amené les Guerrilla Girls (un groupe d'artistes féministes fondé en 1985) à poser la question suivante : faut-il que les femmes soient nues pour entrer dans les musées ?

LE BAIN

Quand le TANDEM m'a proposé de réaliser une coiffeuse, j'ai immédiatement cherché une coiffeuse biplace, chaque face étant dédiée aux lieux d'implantation de la Scène nationale : une face consacrée aux paroles des habitants du Douaisis, l'autre à ceux de l'Artois. Puis j'ai pensé aux œuvres de l'artiste colombien Fernando Botero, dont la plénitude, autant que l'exubérance, sont totales.

Les deux œuvres choisies sont un nu masculin et un nu féminin dans la salle de bain. Mise à part la couleur du carrelage, la mise en scène est la même. Bien qu'intemporel, universel, non-généré, ce geste quotidien de la toilette est tout sauf banal. Ici, les proportions explosent, deviennent irrationnelles, et exaltent la vie et la sensualité des corps. Proposer aux publics de Douai puis d'Arras ces corps hors-norme, affranchis des canons passés ou actuels, fut une totale exaltation. La toilette, mine de rien, est un moment qui parle à tout le monde. Se laver, s'essuyer, se raser, se maquiller, prendre un bain, cela raconte immédiatement quelque chose de soi, de ce que l'on aime, de ce que l'on fait, de ce que l'on aimerait faire le matin ou le soir face au miroir de la salle de bain, si on en avait le temps. Et c'est sûrement ce qui m'a touchée et tellement plu avec les publics de l'Artois et du Douaisis : prendre le temps de la volupté.

Bernadette Gruson, novembre 2019 ■

MIROIR(S)

Du 19 novembre au 20 décembre
Arras . Théâtre

Entrée libre

du mardi au samedi, de 14:00 à 18:45

Vernissage

le mardi 19 novembre à 19:00

Construction **Alain Lebéon et Matthieu Viro**
Création sonore **Benjamin Delvalle**

Le projet *Gardons le cap* est financé par la Communauté Urbaine d'Arras, dans le cadre du Contrat de Ville d'Arras



PASSANTS DE YOANN BOURGEOIS

Yoann Bourgeois, acrobate protéiforme dont le travail est présenté dans le monde entier et très régulièrement sur les plateaux du TANDEM, nous invite à faire un pas de côté en renversant les rapports habituels entre ses œuvres et des spectateurs. *Passants* est un projet participatif pour lequel il invite un groupe de vingt habitants de l'agglomération de Douai à partager la scène avec trois interprètes professionnels, afin d'offrir au public un défilé de situations poétiques et quotidiennes sur une majestueuse structure tournante.

« Je veux écrire ce poème avec eux. Ils sont assistante commerciale, chômeur, caissière, joueur de foot, retraité ou coiffeuse. Ils ont 32 ans, 14 ans, 46 ans, 7 ans, ou 69 ans. J'ai besoin d'eux pour écrire ce poème. »
Yoann Bourgeois

La constitution de ce groupe de 20 habitants âgés de 6 à 70 ans s'est faite en collaboration avec un ensemble de structures du territoire : les centres sociaux de Sin-le-Noble, les programmes de réussite éducative de Douai, Waziers et Aubry, les clubs de prévention de Douai, l'EHPAD de Flers-en-Escrebieux. Durant une semaine, ce sont ainsi des personnes de quartiers, d'âges et d'habitudes différents qui se rencontreront autour de cette création. La restitution de ce travail aura lieu le dimanche 15 décembre à Flers-en-Escrebieux, dans le cadre de la onzième édition du festival des arts du cirque *Les Multipistes*.

YOANN BOURGEOIS . PASSANTS

Dimanche 15 décembre . 15:00 à 17:00 . Durée : 20 min

Flers-en-Escrebieux . Salle Fernand Wandwingor

Entrée libre sur réservation

09 71 00 5678 . www.tandem-arrasdouai.eu

Projet financé par la communauté d'Agglomération du Douaisis, la ville de Douai et l'État, dans le cadre du Contrat de Ville de Douaisis Agglo



NOUS, DANS LE DÉSORDRE
Coproductio TANDEM

Janvier

Douai . Hippodrome
Salle Obey13 | Lundi
20:0014 | Mardi
20:0015 | Mercredi
19:00Navette au départ d'Arras
le 14 janvier à 19:00L'ADOLESCENCE,
EN CHEMIN(S)

ESTELLE SAVASTA

invite des jeunes gens dans la fabrique de ses spectacles

Par Vincent Jean, directeur des relations avec les publics du TANDEM

Avec *Le Prémable des étourdis* en 2014 (un spectacle accueilli au TANDEM), Estelle Savasta, autrice et metteuse en scène, a inauguré une démarche singulière et inclusive associant des enfants, souvent adolescents, aux étapes-clés de son processus d'écriture et de création. L'enjeu est de taille : instaurer une relation d'écoute, de confiance et de réciprocité avec celles et ceux qui ont l'âge du public auquel elle s'adresse dans ses spectacles.

Cinq ans après, ce dialogue aura donné naissance à un véritable triptyque, enraciné dans une relation toujours renouvelée avec la jeunesse qui vit et grandit sur les territoires où sont implantés les théâtres qui auront accueilli, pendant quelques semaines ou quelques mois, cette équipe d'artistes au travail. Avec, à chaque fois, des questions partagées sur l'avenir, nos places dans la société et la possibilité d'y être soi-même.

Sa nouvelle création *Nous, dans le désordre* a ainsi pris son impulsion en Provence, à l'occasion d'une résidence de territoire au sein d'un lycée de proximité, organisée avec La Garance – Scène nationale de Cavailon (Vaucluse).

Au cours de l'année scolaire 2015-16, une classe de seconde est invitée à vivre une expérience inédite : suspendre les cours deux jours par mois pour accueillir une artiste dans l'établissement scolaire, accompagnée d'invités (comédiens, scénographes, dramaturges) et explorer collectivement une notion : la désobéissance.

Ces journées d'immersion sont composées de lectures sur le refus (*Antigone*, *Bartleby*), de débats passionnés et d'ateliers. L'un d'eux va bouleverser le cours des choses. Lors d'un exercice d'écriture, avec la consigne d'écrire une lettre adressée à soi-même et à l'adulte que l'on voudrait être (ou ne pas...), tout déborde : l'émotion, l'urgence d'écrire pour exprimer, mieux et plus fort, ce que l'on attend de la vie. Le thème de la désobéissance et du refus se charge momentanément d'un désir plus grand : accepter d'être présent à soi-même et au monde.

Estelle Savasta propose alors aux auteurs adolescents d'inviter des auteurs adultes, écrivains professionnels, à leur adresser une réponse anonyme. Cela deviendra le spectacle *Lettres jamais écrites* (accueilli au TANDEM en 2017), surgi comme par effraction à la source même de ce que la

relation avec ces élèves aura offert d'inattendu. Un exemple simple et concret, parmi d'autres possibles, de la capacité d'émancipation que la présence artistique irrigue au long cours sur les territoires où partenaires éducatifs, sociaux et culturels associent leurs désirs d'agir.

La création de *Nous, dans le désordre* gardera ensuite le contact avec d'autres groupes d'adolescents, dans différentes villes où la compagnie est en résidence (Paris, Lille...), en échange constant avec les interprètes du spectacle, pour rester fidèle à leurs regards. Le résultat porte la trace de cette attention douce et sincère à l'âge des possibles qu'est l'adolescence, moment essentiel où les chemins de la vie se dessinent à main levée. Le spectacle en offre une image émouvante, juste et généreuse, refusant résolument de céder à la mélancolie et à la caricature ; et d'autant plus puissante qu'il se fait le porte-parole de toute une génération. ■

AUTOUR DU SPECTACLE

RENCONTRE

avec l'équipe artistique
à l'issue de la représentation
lundi 13 janvierLE PROJET
VOLKSBÜHNEEntretien avec BERT NEUMANN,
scénographe et costumier de FRANK CASTORF

Propos recueillis par Frank Raddatz

Pour Frank Castorf, le théâtre n'a pas de sens s'il ne s'inscrit pas dans l'histoire et ne se nourrit pas de conflit. Il l'a magistralement prouvé en dirigeant la Volksbühne de Berlin, de 1992 à 2017. Un ensemble d'entretiens avec la plupart de ceux qui ont fait de cette institution théâtre un foyer d'insoumission a paru en 2017 sous le titre de *République Castorf*. Alors que nous accueillons la dernière création de Frank Castorf, *Bajazet*, nous reprenons ici quelques extraits de cet ouvrage donnant à voir la force des liens entre un théâtre, un territoire et la création artistique.

Bajazet, en considérant le Théâtre et la peste ne déroge en effet pas à la règle de ce théâtre vécu comme un état d'urgence. Frank Castorf y exacerbe les tensions entre passions privées et pouvoir. En rapprochant la tragédie de Racine et le premier chapitre du Théâtre et la peste d'Antonin Artaud, il révèle un point commun majeur des deux poètes français, qui n'est pas étranger à son propre théâtre opposé à la mièvrerie asservissante : la parole est le lieu crucial où se joue le cœur ardent de leurs œuvres. En adaptant Racine, Castorf enjambe les siècles, rejoint deux auteurs majeurs et réveille nos démons.

Officiellement scénographe et costumier, Bert Neumann, a véritablement co-dirigé la Volksbühne aux côtés de Frank Castorf.

Bert Neumann : La mise en scène des *Brigands* a marqué le point de départ du projet Volksbühne. Nous avons occupé cette maison de façon quelque peu militante et avons obtenu des échos favorables de la part de ses employés.

Le « projet Volksbühne », dites-vous...

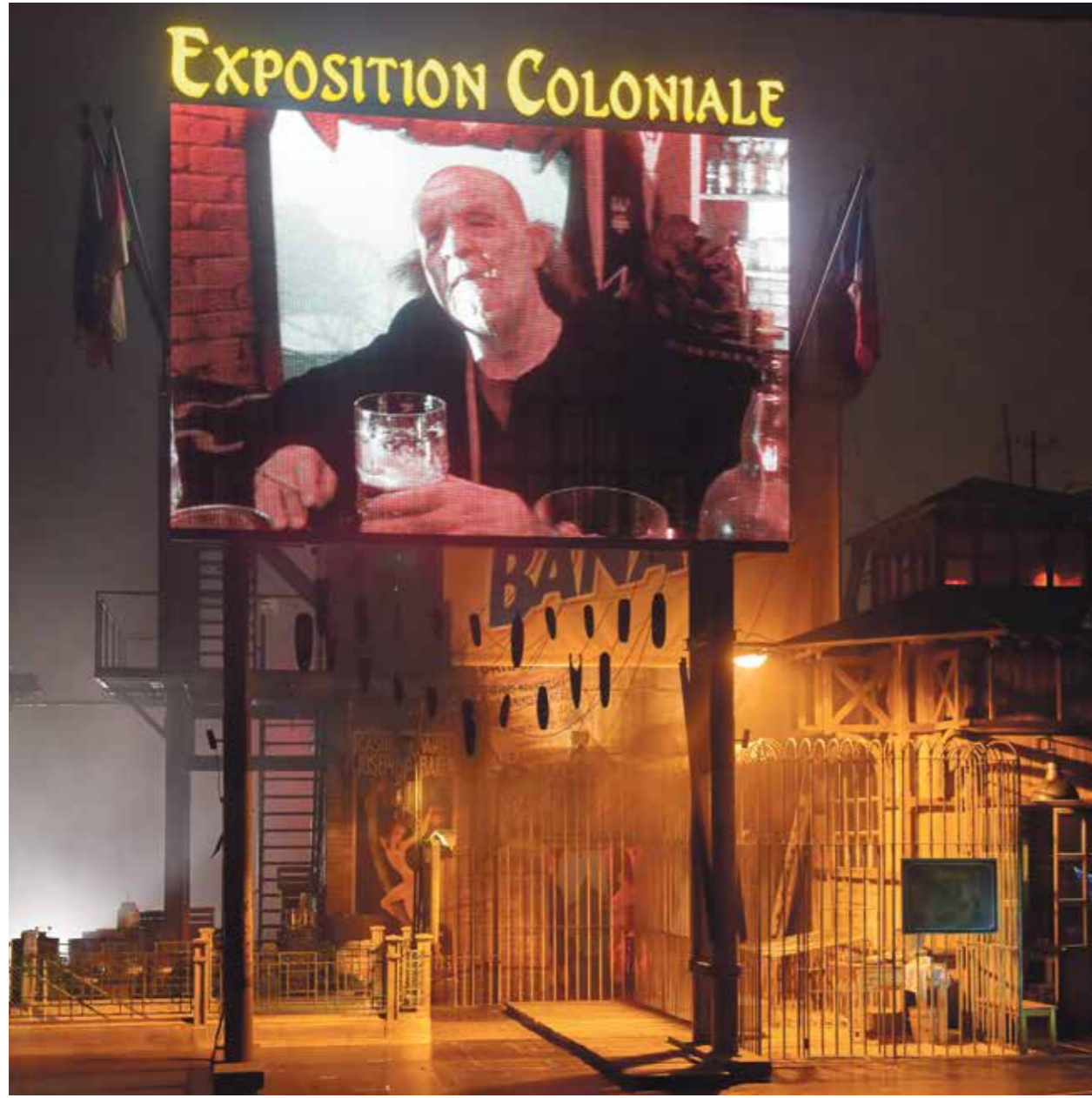
Cela veut dire : essayer des choses qu'on n'aurait pas pu faire ailleurs. Cela semblait réalisable ici parce que le fait de rendre possibles des choses qui ne l'étaient pas dans d'autres théâtres intéressait les gens de cette maison. Bien sûr, cela n'a pas toujours fonctionné, mais cela décrit ce que j'entends par Volksbühne.

On essaie des choses où, consciemment, on dépasse ses limites. Je pense par exemple à la *NEUSTADT*, ou à l'adaptation cinématographique des récits de Dostoïevski. Pareils projets peuvent libérer des forces insoupçonnables. Et mon ambition est de

réaliser sans cesse des choses qui semblent « impossibles ». Je pense aussi au Roadshow par exemple ; à l'époque, nous avions joué en plein air, ce qui représentait une difficulté de plus. On ne peut pas réaliser de tels projets en étant simplement artiste invité dans une maison. Dans un cas pareil, tout ce qu'on peut faire, c'est conquérir l'espace scénique avec sa mise en scène, mais on ne peut rien imposer de plus vaste. Cela, on n'y arrive qu'en travaillant en permanence dans une maison.

C'est véritablement une expérience que nous avons mise en place en nous disant : « Dans un an, nous serons célèbres ou morts ! ». Cela figurait même en toutes lettres dans le rapport d'expertise qui avait été transmis au Sénat, à l'époque. Cette liberté de n'avoir aucun objectif à atteindre a été un moteur important. Nous avons simplement fait ce qui nous faisait plaisir. De toute façon, c'est la seule motivation à prendre véritablement au sérieux, quand on veut atteindre un but qui ressemble à de l'art. ▶





► Dès le début, la détermination avec laquelle vous avez joué avec le matériau politico-historique vous a singularisés. Sans vraiment véhiculer de message, ce label OST n'en était pas moins un message, une prise de position en faveur de thèmes politiques et historiques.

La plupart d'entre nous venions de l'Est et venions de vivre une expérience politique marquante. Il y avait beaucoup de sujets sur lesquels nous pouvions nous pencher parce que nous les avions vécus dans notre chair. À cette époque il était important — et d'une certaine manière, ça l'est toujours — de ne pas avoir honte de ses origines, ce à quoi la pensée officielle nous encourageait déjà. Ce n'est pas que nous trouvions l'Est génial, mais c'est de là que nous venons, c'est là que nous avons nos racines, et c'est pour ça que nous avons résisté avec un certain entêtement à la façon d'être et de penser qu'on voulait nous imposer, et qu'on nous impose toujours.

Le fait que vous veniez tous de l'Est a dû libérer une énergie que le système avait cherché à contenir.

Personne ici n'était un fan de la RDA, mais il n'empêche que nous avons tout fait, dans cette maison, pour réfléchir à des alternatives. Nous étions très naïfs, bien sûr. Au moment où le mur était déjà tombé et que la RDA existait encore, nous avons vraiment cru pendant quelque temps que quelque chose de radicalement différent pouvait surgir. Avec l'introduction du deutschemark, on a mieux vu d'où soufflait le vent. Mais il nous restait des traces de l'utopie dans laquelle nous avions été élevés, et nous n'étions pas prêts de les abandonner sans autre forme de procès.

Ce qui est surprenant, c'est que cet entêtement n'ait pas diminué au fil de toutes ces années.

Bien qu'il s'agisse là d'une attitude

qui devait caractériser l'Art indépendamment de la question de l'Est et de l'Ouest. Un art qui ne dérange pas ne m'inspire rien du tout.

Cela vaut autant pour le théâtre que pour les arts plastiques. Ce sont des domaines où l'on ne recherche pas le consensus, mais où l'on veut découvrir des choses qu'on ne trouverait pas ailleurs. C'est pour ça que les concepts ne fonctionnent pas en art : ils ne permettent pas de découvrir quoi que ce soit. L'art est comme un laboratoire, comme l'exploration d'un territoire où règnent des lois inconnues ; ce vers quoi l'on avance est vague, on doit d'abord observer ce qu'on trouve, ce qu'on a mis à jour. L'Art exige une autre ouverture d'esprit que celle qui règne, par exemple, dans l'industrie pharmaceutique, où l'on entreprend des recherches dans un but défini, pour un résultat escompté, afin de pouvoir rentrer dans ses frais. L'obligation de rentrer dans ses frais signe

l'arrêt de mort de tout ce qui rend l'art intéressant. Cette formule résonne de plus en plus souvent dans les théâtres — même ici à la Volksbühne. Mais, ce faisant, on passe à côté de cette singularité dont seul l'art est capable.

Au bout du compte, on n'a à rendre de comptes qu'à soi-même, en fonction des critères qu'on s'est fixés.

Le principe de dépassement propre à cette maison donne une dimension très particulière à la présence des comédiens sur scène — et par là, au théâtre tout entier. Il y a une sorte d'excès anarchique, chaotique.

C'est à ce moment-là que les choses deviennent vraiment intéressantes. Quand on dépasse certaines limites sur scène — là où les choses pourraient être présentées de façon si jolie, ou quand les gens présents sur scène dépassent les limites de l'épuisement, alors on atteint des zones situées au-delà du concept de rôle. Dans de pareils cas, c'est peut-être même une autre forme d'existence qui est en jeu.

Une autre vision de l'être humain ou bien une existence plus intense. En tout cas, quelque chose qui est le contraire du quotidien de la majorité des gens.

Je crois qu'il y a une grande vérité là-dedans, mais pas forcément de celles qu'on trouve au coin de la rue en Allemagne. Bien sûr, il y a des gens qui disent : « C'est trop pour moi. Je ne veux pas de ça. Je préfère que ce soit un peu plus agréable. Un peu moins bruyant. Moins long. » Mais justement, dans un monde où il existe des assurances-annulation pour tout, ce genre de contrepois est nécessaire.

Rétrospectivement, au fil de toutes ces années, les choses se sont-elles plutôt maintenues ou développées ? On n'a pas l'impression qu'il se passe ici quelque chose de complètement différent des premières années. ►

Toutes les photographies présentées ici sont de Thomas Aurin. Elles ont été prises lors de répétitions ou de représentations de spectacles de Frank Castorf entre 1992 et 2017 à la Volksbühne de Berlin. Thomas Aurin (1963) est photographe de théâtre indépendant. Il a travaillé à la Volksbühne de Berlin de 1992 à 2017.



► Nous ne sommes plus aujourd'hui au point où nous en étions en 1992. Je pense que nous avons fait du chemin, mais certains axes thématiques perdurent. Car au fond, on reste soi-même, on ne devient pas complètement quelqu'un d'autre. Le théâtre est une institution. C'est pourquoi il faut toujours se battre : il y a ce problème structurel — voire immanent — au Stadttheater, de tendre vers la routine. C'est tout à fait normal pour une institution. C'est ainsi et ça le restera, mais il faut s'opposer à cet état de fait et ne jamais oublier que ce qu'on cherche, c'est une sorte d'état d'urgence. Ça n'a pas été facile et ça ne le sera jamais. On n'arrive pas toujours à s'opposer à cette routine, mais c'est absolument indispensable.

Sinon, une pensée comptable prendra le dessus, et c'en sera fini de l'art. Il faut sans cesse redéfinir cette opposition, et il est impossible de la redéfinir sans conflit. C'est surtout quand le succès diminue

que la pensée comptable prend le dessus, alors on perd du terrain. Pourtant, il faut tenir bon, se battre et défendre ses espaces de liberté. Que 800 personnes puissent assister à une représentation, ou seulement 300 comme pour *NEUSTADT*, ne doit avoir aucune importance. Ce qui compte, c'est la plus-value artistique, et celle-ci ne se calcule pas en nombre d'entrées.

On trouve toujours de bonnes raisons pour expliquer que certaines choses ne sont pas possibles. Il est même souvent difficile de trouver des contre-arguments, surtout depuis que les lois concernant les questions de sécurité sur scène ne cessent de se durcir. On a décrété que le théâtre devait être un art où l'on ne se mettrait plus en danger. Je trouve cela difficile. Au cirque aussi, les artistes se mettent en danger. Si on exclut d'emblée ce facteur, et si certaines solutions artistiques justes deviennent tout à coup des sujets tabous, cela devient vite ennuyeux.

Pour on ne sait quelle raison, les théâtres aiment être l'objet de pressions et de jugements extérieurs.

On se retrouve facilement prestataire de services, esclave de certaines règles. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus génial. Ce n'est pas un hasard si j'ai d'abord pensé que ma place n'était pas dans le théâtre. Castorf non plus n'avait pas l'intention de devenir directeur de théâtre, ça lui est en quelque sorte tombé dessus. Nous n'avons pas été obligés de faire des courbettes pour y parvenir. On nous a donné la maison, et nous y avons fait le théâtre que nous voulions faire. Au fil du temps se sont retrouvés ici des comédiens qui, justement, ne cadraient pas avec le système. Beaucoup de gens indociles, avec lesquels on ne peut pas faire un théâtre de routine. Faire travailler tous ces gens ensemble n'est pas une tâche facile ; on a affaire à de fortes personnalités, et non à des prestataires de service. Dans d'autres

théâtres, on a souvent l'impression que les comédiens sont des prestataires de services censés faire bonne impression devant les mécènes et s'en tenir à un programme culturel. C'est au fond une forme de prostitution. Une fois qu'on a commencé à être gentil avec les gens, on ne peut plus proposer le contraire sur scène. Ce n'est plus possible. Car on s'est fait acheter. ►

AUTOUR DU SPECTACLE

CONFÉRENCE

Aux origines raciniennes de Bajazet, Une recontextualisation de l'œuvre.

Lundi 25 novembre à 18:30

Conservatoire de Douai . Auditorium

Entrée libre sur réservation

VISITE INSOLITE DE L'HIPPODROME

Jeudi 28 novembre à 19:00

Douai . Hippodrome



Le plus important pour moi, ce sont les contradictions. Je ne suis pas là pour servir les conventions demandées par une culture, une politique, ou un spectateur. C'est une bonne chose que d'avoir des ennemis, beaucoup d'ennemis. Et parfois le spectateur en fait partie.

Frank Castorf

► Au théâtre, on se fait très vite dépouiller de son identité. Tel metteur en scène veut ça, le suivant voudra le contraire, et c'est aux comédiens de s'adapter.

C'est ce qui différencie les acteurs de cette maison : ils ont tous une très forte identité. Au fond Castorf dépend, dans son travail, de tous ces gens qui ont un énorme bagage, et qui apportent chacun leur imaginaire. Cela vaut aussi pour l'espace. Il n'est pas une toile de fond vide soumise à ses desirs ; non, il est simplement là. Il n'est pas exclu qu'il soit déroutant, que les comédiens s'y cognent, mais c'est justement ça qui rend le travail productif. Depuis quelque temps, on assiste à cette tendance qui fait des metteurs en scène également des scénographes ou vice-versa ; moi, ce que je trouve intéressant, c'est la rencontre de personnalités différentes sur une scène, parce qu'alors se produit autre chose que ce que chacun avait imaginé seul dans son coin. C'est le seul processus véritablement intéressant. Quand on s'adresse à des prestataires de services, il ne se passe rien d'autre que ce qu'on avait imaginé. Il n'y a plus de friction. Il faut être suffisamment maître de son art pour ne pas interpréter la résistance comme une attaque, mais comme la possibilité offerte de pouvoir ou de devoir faire quelque chose avec ce qui est là, devant soi. ■

Frank Castorf . République Castorf

Traduit de l'allemand par Laurent Muhleisen et Frank Weigand
Extraits reproduits avec l'aimable autorisation de © L'Arche Éditeur . Paris . 2017

BAJAZET

Novembre

Douai . Hippodrome
Salle Malraux

28 | Jeudi 20:00 
29 | Vendredi 19:00

Navette au départ d'Arras le 28 novembre à 19:15



ENTRETIEN AVEC FRANK CASTORF

À 68 ans, Frank Castorf conserve tout son esprit corrosif. Pour lui le théâtre est un état d'urgence. Un lieu où les conflits explosent et s'expriment sans filtre. Un espace de liberté d'où est banni tout consensus. Radical. Sans concession possible.

Sur le plateau, les passions raciniennes se déchaînent dans *Bajazet*, tragédie cloîtrée dans le sérail du Sultan Amurat, dans l'Empire ottoman du XVII^e siècle. L'histoire est donc contemporaine de Racine et du règne de Louis XIV, mais se déroule dans une contrée lointaine, orientale.

« Ce sont des villes comme Babylone, Bagdad, Alep, qui ont fait l'histoire dans un sens tragique, souligne Frank Castorf. Le regard vers ces villes nous rappelle le passé et nous force à comprendre le présent. »

Le metteur en scène lit dans *Bajazet* un écho à aujourd'hui : « Dans l'histoire turque et ottomane, le XVII^e siècle constitue une époque très sanglante. Il y a eu des coups d'État, des guerres civiles, tout était bouillonnant. Les villes saintes étaient déjà un objet de guerre, rappelle-t-il. Aujourd'hui, nous vivons nous aussi dans un monde en mouvement, en guerre, avec des morts par milliers. C'est l'un des points qui qualifie l'histoire de l'humanité. »

À PROPOS DE BAJAZET

Mais Frank Castorf ne se contente pas d'électrifier la tragédie de Racine. Ses spectacles, denses, complexes, déroulent de multiples fils dramaturgiques. La pièce, sous-titrée *En considérant le théâtre et la peste*, convoque les écrits d'Antonin Artaud. Dans le premier chapitre du *Théâtre et son double* (1938), le théoricien français compare l'état du pestiféré à celui « de l'acteur que ses sentiments sondent intégralement ». En somme, le théâtre comme la peste ont une action révélatrice. « L'homme perd alors toute dépendance matérielle et peut se retrouver lui-même », résume le metteur en scène.

Par quels biais entrelace-t-il la tragédie racinienne aux idées artaudiennes ?

« D'abord, on essaie de raconter cette histoire de Racine. Ensuite il y a des associations qui sortent de l'ombre. Ou, pour dire les choses plus simplement, quand un texte ne plaît plus, on en prend un autre. Quand on se sent trop confiné, il faut oser en sortir. » Sacrilège ? Les puristes ont reproché à Castorf de dynamiter les textes. Il répond avec aplomb : « C'est une méthode maladroite qui propose de tout appréhender d'une manière différente de ce que l'on voudrait voir. Mon travail n'est pas fait pour les écoles ou pour une quelconque conscience culturelle, ni pour défendre la fidélité à une œuvre. »

Propos recueillis par Natacha Rossel, journaliste pour 24 heures . 29.10.2019

EN BREF

L'ACTUALITÉ DU TANDEM

PORTRAIT DE PARTENAIRE : LA MUSETTE, À GUESNAIN

La tournée décentralisée de *Maintenant que je sais* d'Olivier Letellier fera étape, le vendredi 22 novembre, à La Musette, café alternatif de Guesnain. « La Musette est un lieu hybride où se concentrent différentes activités : un café, un magasin fermier et une salle d'exposition », raconte Éric Leleu, son fondateur.

Avant de reprendre le plus vieux café de Guesnain, ce natif de la région s'est installé en Chine à l'âge de 25 ans. Devenu photographe indépendant à Shanghai, il avait pour habitude de revenir passer l'été en France afin de revoir ses proches. C'est lors d'un retour estival qu'apprenant la fermeture du café de son village il décide, trois étés durant, de capturer les dernières heures de vie de ce lieu emblématique.

À l'issue de ce projet photographique, il décide de racheter La Musette. « Quand j'ai ouvert, il y a eu pas mal de pèlerinages de personnes âgées, qui venaient voir à quoi ressemblait le café après les travaux. C'est un endroit qu'ils ont commencé à fréquenter dès l'âge de 5 ans avec leur famille. Il y a beau coup de personnes qui se sont mariées ici, qui ont fêté leurs anniversaires... »

Avoir vécu à Shanghai et pu photographier le quotidien de ses habitants lui a donné envie de s'investir à son échelle sur des questions sociétales. La Musette est une tentative de répondre à ce besoin. Le café, le magasin fermier et la salle d'exposition sont les trois composantes de l'ADN d'Eric Leleu. Celui-ci « se moque de faire dans le concept. Je voulais créer un lieu ayant du sens pour moi-même mais aussi pour le territoire sur lequel il s'inscrit. Que La Musette soit un lieu d'effervescence artistique à l'échelle de la commune. »

OLIVIER LETELLIER

Maintenant que je sais

Hors-les-murs . Théâtre . Dès 15 ans

Haplincourt . Salle des fêtes . 21 novembre . 20:00

Guesnain . La Musette . 22 novembre . 20:00

Arleux . Moulin d'Arleux . 23 novembre . 18:00

09 71 00 5678 . www.tandem-arrasdouai.eu

DES ÉTUDIANTS EN IMMERSION AU TANDEM

Vous les croiserez sans doute, jusqu'en janvier 2020, dans les espaces d'accueil et les salles de l'Hippodrome et du Théâtre d'Arras, ou même en ville, dans les commerces ou les associations. Ils sont plus d'une trentaine, inscrits en Master 2 Culture et Communication à l'Université SHS – Sciences Humaines et Sociales de Lille, pour se former aux métiers de la culture, de l'accompagnement des projets artistiques et des publics.

Nous les avons invités à poser leurs valises au TANDEM le temps d'une grande enquête collective, noyau central d'un intense semestre d'études, basée sur l'analyse des enjeux de la programmation, l'observation du territoire et le dialogue avec les spectateurs et les habitants. Avec leurs professeurs, ils et elles se sont lancés dans cette aventure exploratoire avec beaucoup d'énergie et d'enthousiasme. Déjà bien avancés, depuis le mois septembre, dans leurs réflexions, ils ont par exemple choisi d'étudier l'articulation entre l'inscription géographique du TANDEM et les pratiques du « territoire vécu » par les habitants, la vie culturelle, la mémoire patrimoniale, les spectacles décentralisés ou l'action culturelle.

À l'occasion de leurs venues dans nos salles pour voir des spectacles, ils vous proposeront peut-être de répondre spontanément à quelques questions, afin de mieux comprendre quels spectateurs vous êtes, quelle relation particulière vous avez nouée avec le TANDEM, et rédiger des petits portraits (anonymes) : les « sociogrammes ».

Réservez-leur le meilleur accueil, sentez-vous libre de leur répondre ou non, d'être prolixes ou concis !

RENDRE À LA POP SES LETTRES DE NOBLESSE

« S'il est une expression qui s'est peu à peu vidée de sa substance, c'est bien celle de pop music. Apparue au tournant des années 1950 et 1960 pour définir une esthétique plus harmonieuse que celle du rock classique, elle a fini par être utilisée à tort et à travers. Au point de se demander aujourd'hui : qu'est-ce qui est pop, dans le paysage multifractionné des musiques populaires ? À peu près tout — hormis le metal ou la chanson archi littéraire. Tout... et donc parfois n'importe quoi. Ce n'est pourtant pas le cas de ce disque d'Olivier Margerit, alias O : son premier mérite sera même de redonner à la pop music son sens originel ; des mélodies lumineuses et faciles d'accès, que tout un chacun peut fredonner dès la première écoute. Une musicalité sans heurt et une harmonie vocale telles qu'elles semblent s'épanouir en pleine lévitation — même si, curieusement, les textes y parlent beaucoup de chute. Margerit, figure désormais reconnue d'une scène française plus ou moins underground, est une sorte de "Beatle" évanescents mais aussi très terrien, qui n'a pas peur de dégainer le saxophone, ou de convier d'autres voix que la sienne (Mina Tindle, Halo Maud) pour parfaire son tissage musical. Il sera sans doute trop délicat pour satisfaire aux critères de l'efficacité radiophonique. Qu'importe. Son disque est une parenthèse enchantante. »

Valérie Lehoux . Télérama

Quant à la jeune artiste Philémone, elle multiplie les explorations sonores électroniques et vocales pour créer un univers unique, invitant à la danse et furieusement actuel.

PHILÉMONE . O (OLIVIER MARGUERIT)

Mardi 7 janvier . 20:30 . Arras . Théâtre



CHROMA

Journal photographique de **BRUNO GESLIN**
sur les terres de **DEREK JARMAN**, cinéaste *queer*



Bruno Geslin nous embarque à la découverte de *Chroma*, la dernière œuvre du cinéaste Derek Jarman, qui sonne comme une ode à la vie. Un spectacle où le montage visuel, sonore et scénique relève du grand art. Les souvenirs personnels côtoient les récits de sa vie à l'hôpital, de ses sensations, ou de ses réflexions sur l'art et sur la vie. Il décrit amoureuxment les saisons de son jardin domestique, agite les noirs relents de nuits d'errance sexuelle, s'embrace de rouges colères politiques. Bruno Geslin, artiste pluriel et inclassable, a toujours eu le goût pour les aventures singulières. Il rend ici hommage à la fougue et la créativité débordante de Derek Jarman. Drôle, élégant, excentrique, à l'image de son sujet, le spectacle fait se rencontrer la danse, le jeu, le texte, la vidéo, la musique. Bruno Geslin s'entoure d'une équipe de trois magnifiques interprètes et deux musiciens. *Chroma* est un spectacle extrême, rare, où la couleur vient d'abord par les mots.

Texte d'introduction (ci-dessus) :
Jean-Pierre Thibaudat

Photographies :
Bruno Geslin
Ci-dessus :
Maison de Derek Jarman, à Dungeness (Kent, UK)

Remerciements :
Samuel Perche - Guillaume Celly

Lors de la création du spectacle, Bruno Geslin a l'intuition, guidé par le texte de Jarman, que le portrait du cinéaste doit être pluriel (ne serait-ce qu'entre deux langues, l'Anglais et le Français, qui s'enroulent l'un à l'autre dans le spectacle), à l'image de *Chroma* qui multiplie les tonalités, et où l'auteur multiplie les citations comme autant de facettes en se les appropriant. Mais comment traiter des couleurs, thème central du livre ?

« Plus j'avancais, plus je voulais un spectacle en noir et blanc, précise Bruno Geslin. Mais ce qui est magnifique dans *Chroma*, c'est que la couleur vient par les mots. Je voulais que ce soit le verbe qui convoque la couleur et non l'inverse. Arriver à ce paradoxe. Les mots de Jarman devaient être au centre. On a eu du mal avec le rouge par exemple, là il y avait de la rage. Et pour le bleu, nous nous sommes inspiré de son film monochrome, *Blue*, où il utilise principalement le texte. »

Les interprètes, tous brillants, font corps avec les couleurs, créant une véritable gestuelle chromatique. À la fin d'un spectacle, le plus souvent, les acteurs viennent saluer en rang d'oignons et sont parfois rejoints par les hommes et les femmes en noir des coulisses. Rien de tel ici : tous les membres de l'équipe saluent à part égale. Sans hiérarchie. À l'image du spectacle compact que l'on vient de voir où tout fait bloc de façon très impressionnante. ■

EXTRAITS DE «CHROMA», LE LIVRE

Traduction de Jean-Baptiste Mellet - Éditions L'Éclat - 2003

« J'ai attendu toute une vie pour faire mon jardin, j'ai fait mon jardin aux couleurs de la guérison, sur les galets sépia de Dungeness. J'ai planté un rosier, puis un sureau, lavande, sauge et crambe maritima, ache de montagne, persil, santoline, marrube, fenouil, menthe et rue. C'était un jardin pour apaiser l'esprit, jardin des cercles et menhirs de bois, cercles de pierre et protection face à la mer. » (Image 1, ci-contre)

« Ma rétine endommagée commence à se desquamer, en perdant d'innombrables particules noires, comme un vol d'étourneaux qui tournoie dans le crépuscule. Il faut que je me fasse à la cécité. » (Image 2)

« Le bleu protège le banc de l'innocence. Le bleu accompagne le noir. Le bleu c'est l'obscurité qui devient visible. » (Image 3)

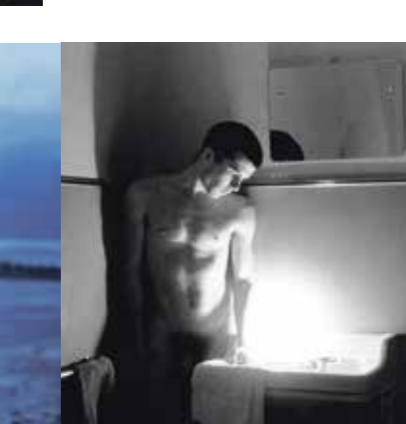
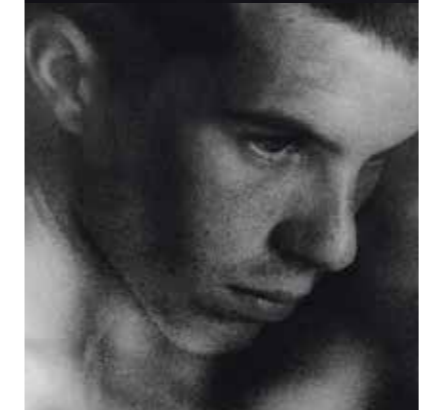
« Si vous tournez une roue de couleur assez vite elle deviendra blanche, mais si vous mélangez les pigments, peu importe ce que vous faites, vous n'obtiendrez qu'un gris sale. »

« Habitué à croire en l'image, une idée absolue de valeur, son univers avait oublié le commandement de rigueur : tu ne dois pas te créer d'image gravée, même si tu sais qu'il te faut remplir la page blanche. Du fond du cœur, prie pour être libéré des images. » (Image 4)

« Tu dis au garçon, ouvre les yeux. Quand il ouvre les yeux et voit la lumière. Tu le fais crier, en disant. Ô Bleu, debout. Ô Bleu, élève-toi. Ô Bleu, monte. Ô Bleu, entre donc. » (Image 5)

« Des siècles et des éternités quittent la chambre. Explosant en une intemporalité. Plus d'entrées, plus de sorties désormais. Pas besoin de rubrique nécrologique ou de jugements derniers. Nous savons bien que le temps s'arrêterait. Après-demain, au lever du soleil. Nous avons briqué les sols. Et avons fait la vaisselle. Nous ne serons pas pris au dépourvu. » (Image 6)

Ce qui est magnifique dans *Chroma*, c'est que la couleur vient par les mots. Je voulais que ce soit le verbe qui convoque la couleur et non l'inverse



CHROMA

Janvier

Douai . Hippodrome
Salle Malraux

08 | Mercredi
19:00

09 | Jeudi
20:00

Navette au départ d'Arras
le 9 janvier à 19:15

AUTOUR DU SPECTACLE

Projection de
SEBASTIANE
de Derek Jarman

9 janvier . 18:00
Douai . Cinéma
Salle Paul Desmarests

Décembre

Douai . Hippodrome
Salle Malraux

09 | Lundi
21:00
10 | Mardi
20:00

Navette au départ d'Arras
le 9 décembre à 19:15

L'ART DIVINATOIRE S'INVITE AU CIRQUE

Entretien avec ERWAN HA KYOON LARCHER

Par Maïa Bouteillet, autrice et journaliste

Tantôt équilibriste, danseur, chanteur et même tireur à l'arc... Erwan Ha Kyoon Larcher construit son premier solo en véritable homme orchestre. Invité au TANDEM dans le cadre de la onzième édition des *Multipistes*, le festival des Arts du Cirque, il s'en explique :

Pourquoi avoir choisi Ruine comme titre de votre spectacle ? Cela comporte une consonnance quelque peu négative pour un autoportrait...

Erwan Ha Kyoon Larcher : Pour moi, c'est plutôt positif. C'est comme une sorte de constat, un état des lieux, un point de départ pour reconstruire. Et ce n'est pas vraiment un autoportrait. Au départ, je l'ai pensé comme tel mais rapidement j'ai voulu élargir pour voir sur quelles questions cela pouvait déboucher. Raconter mon histoire ne me semblait pas très intéressant, même si c'est un solo et même si cela part de questions assez intimes, cela va au-delà.

Quel est le principe moteur du spectacle ?

Je tire des flèches dans une carapace de tortue (il s'agit d'une référence au *Yi-King*) et à chaque fois cela déclenche une phrase comme une injonction. Ce ne sont pas des grandes phrases philosophiques, cela peut même sembler assez idiot parfois, mais elles entrent systématiquement en résonance avec les actions physiques qu'elles viennent éclairer. C'est comme un parcours au centre duquel se trouve le corps, où le discours a une importance moindre. Tout au long de ce parcours, on suit un individu en prise avec des questions de construction ou de déconstruction. Ce n'est pas narratif, c'est très découpé comme des pièces de puzzle éparses, ce sont juste des évocations, il n'y a pas de volonté de discours. Ce sont comme des briques posées là et avec lesquelles j'essaie de tracer un chemin. Je pose des questions auxquelles il n'y a pas forcément de réponse.

Il y a un aspect assez mélancolique dans ce spectacle que j'ai pensé comme un opéra avec des actes entrecoupés de chansons et de danses. Cette dimension plus lyrique me permet aussi d'imprimer une distance par rapport à certaines phrases au premier degré. Ces phrases assez sérieuses sont souvent contrecarées par les chansons ou les danses.

Est-ce qu'il y a une dimension symbolique à ces actions ?

C'est hyper symbolique. Ce sont des actions très littérales — comme par exemple scier la branche sur laquelle on est assis — mais qui mettent en perspective des situations de la vie, des choix ou des peurs. L'action peut durer de 5 à 10 minutes, tout le monde sait ce qui va passer à la fin mais il y a un rapport de tension qui naît de la durée du geste. J'aime bien passer par des actes très concrets pour ouvrir sur la symbolique des choses. J'essaie de plus en plus de chercher comme une épure du geste, d'aller vers des choses très simples. Par exemple à travers la figure de l'équilibre sur les mains, il y a cette idée de questionner l'envers des choses, qui me paraît fondamental, et il y a aussi la notion de résistance : résistance physique tout simplement — il faut tenir ! — mais qui peut renvoyer aussi à d'autres endroits de résistance. J'essaie de ne pas trouver de truc, c'est-à-dire de faire sans maniérisme, je cherche à retrouver l'essentiel des figures acrobatiques, d'être dans la simple tension du geste, qui est déjà assez forte au cirque. J'aime aussi beaucoup jouer sur le rapport au temps, d'être dans la simple contemplation d'une chose en train de se faire. Faire avec très peu.

On vous a d'abord connu au sein du collectif Ivan Mosjoukine (avec Vimala Pons, Tsirihaka Harrivel et Maroussia Diaz Verbèke), comment passe-t-on d'une énergie collective à l'élaboration d'un solo ?

Par une grande pause de presque 4 ans... J'ai eu besoin de souffler, de prendre le temps. C'était assez bizarre de passer du collectif à une écriture en solo. Je n'étais pas sûr que cela prendrait la forme d'un solo, j'ai souvent eu envie d'abandonner. Je me suis entouré d'autres gens mais seulement dans le dernier mois des répétitions. Avant cela j'ai travaillé tout seul et c'était difficile. Je n'aurai pas pu le faire si je n'avais pas fait des détours en travaillant avec d'autres artistes (Clédat et Petitpierre, Philippe Quesne, Christophe Honoré...) et aussi avec mon groupe de musique. Tout est beau. Toute cette pluridisciplinarité, mon côté homme orchestre, cela vient de là : du temps que j'ai pris pour l'écriture, des rencontres, de tout ce que j'ai fait dans l'intervalle... Faire des spectacles tout seul et en même temps être interprète chez d'autres, c'est très compliqué. ■

UN ÉCRAN SUR-MESURE

Par Christophe Duthoit, programmateur cinéma du TANDEM



© Raphaël Mesa

En inscrivant notre programmation cinéma sur le territoire, nous approfondissons toujours davantage les rencontres entre des films et des spectateurs, et mettons ainsi en perspective des œuvres avec nos vies. Ce partage sera particulièrement présent en cette fin d'année 2019.

Depuis plusieurs années, à travers la « sélection off », nous accompagnons l'Arras Film Festival dans son écho régional. L'existence depuis 20 ans d'un tel festival offre la possibilité aux professionnels de la région des Hauts-de-France et au-delà de croiser leurs réflexions, leurs expériences, de découvrir de nouvelles productions et d'entretenir un travail de réseau afin de faire circuler les films et de les offrir aux spectateurs.

Cette « sélection off » sera présentée lors d'un *Ciné-dimanche* organisé en partenariat avec l'Option Cinéma du Lycée Rimbaud de Sin-le-Noble dont le cinéma du TANDEM est partenaire depuis sa création. Ce double partenariat tisse le lien entre un événement régional et les lycéens avec qui nous travaillons tout au long de la saison pour nourrir leurs regards sur la création cinématographique.

Le compagnonnage avec l'association Plan Séquence, qui porte le festival, se développe également autour de deux autres dispositifs. Le premier, le *Ciné-Goûter*, est une proposition mensuelle à destination du jeune public, pour permettre d'apprendre, lors d'un échange après la découverte du film, quelques notions de lecture du cinéma et de ses coulisses. Le second, le *Ciné-Droit*, implique également le Service Culturel de l'Université d'Artois et la Faculté de Droit de Douai. Chaque saison, nous élaborons avec les enseignants, un programme de six séances en lien avec les sujets d'actualité et les sorties de films. Chaque projection est suivie d'un débat avec des invités issus du monde juridique et artistique.

Comme notre goût du partage est particulièrement exacerbé, le *Ciné-goûter* et le *Ciné-Droit* de décembre sont également inscrits dans la « sélection off » de l'Arras Film Festival. La projection en avant-première du film jeune public *L'Extraordinaire Voyage de Marona*, fait également partie de cette « sélection off ».

Ce travail en partenariat avec les différents acteurs d'un territoire est conçu pour rassembler les énergies et croiser les regards. Nous souhaitons que l'ensemble des spectateurs, dans leur diversité, puisse se retrouver dans la salle de cinéma, vibrer et partager leurs ressentis et émotions. C'est dans cet esprit de croisements que les programmations spectacle vivant et cinéma du TANDEM se rencontrent. Il s'agit de nourrir les propositions à travers différentes formes — cinématographiques ou spectaculaires.

Ainsi, le concert de Jeanne Added sera précédé de la projection de *Haut les filles*, documentaire sur les figures féminines et révolutionnaires du rock. En janvier, nous profiterons de l'accueil de *Chroma*, spectacle de Bruno Geslin d'après un texte de Derek Jarman pour présenter une de ses œuvres cinématographiques de ce dernier (*Sebastiane*).

Notre inscription sur le territoire passe également par une attention particulière envers les œuvres produites en région (prochainement *Loups tendres et loufoques* ou encore *Zibilla et la vie zébrée*) et la volonté de vous proposer de découvrir des films parfois très peu exposés dans notre région. Ce choix nous semble d'autant plus naturel que l'histoire d'une salle de cinéma se construit avec les spectateurs, avec vous. ■

VOS RENDEZ-VOUS CINÉMA DU TANDEM
SALLE PAUL DESMARETS . DOUAI

CINÉ-GOÛTER . DÈS 3 ANS

LOUPS TENDRES ET LOUFOQUES

Œuvre collective

Mercredi 20 novembre . 15:00

La projection de ce programme de courts métrages sera suivie d'une rencontre et d'un goûter.

CINÉ-DIMANCHE

ARRAS FILM FESTIVAL OFF

Dimanche 1^{er} décembre . Dès 11:30

Au programme de ce Ciné-dimanche, *Six femmes pour l'assassin* de Mario Bava, et les films lauréats du Prix du Public et de l'Atlas d'Or de l'Arras Film Festival. Possibilité d'assister à une ou deux séances au tarif habituel, ou de bénéficier du tarif préférentiel de 9 € pour les trois séances.

CINÉ-DROIT

LITTLE JOE

Jessica Hausner

Mercredi 4 décembre . 20:00

La projection sera suivie d'une rencontre avec Fanny Vasseur, doyenne de la Faculté de Douai, et Dorothée Coudeville, présidente du Tribunal de Douai.

Pour ne manquer aucun événement du cinéma :
www.tandem-arrasdouai.eu/fr/cinema

INFOS PRATIQUES

Arras . Théâtre

7 place du Théâtre . 62000 Arras

Douai . Hippodrome

Place du Barlet . BP 10079 . 59502 Douai Cedex

Abonnement à partir de 5 spectacles

Abo jeune - 26 ans à partir de 3 spectacles

Jusqu'à 40% de réduction sur vos spectacles

La carte d'adhésion (7€) nominative est valable pour une saison.

Elle donne droit au tarif adhérent pour l'ensemble des spectacles et des stages proposés par le TANDEM, mais aussi au tarif réduit cinéma de la salle Paul Desmarests.

Tarifs cinéma

Plein tarif . 6.50 € | Tarif réduit . 4.50 €

Pass cinéma (10 places) . 41 €

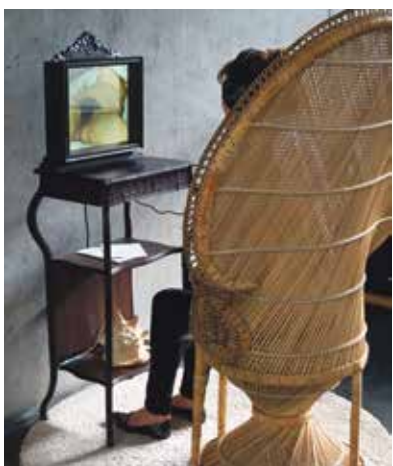
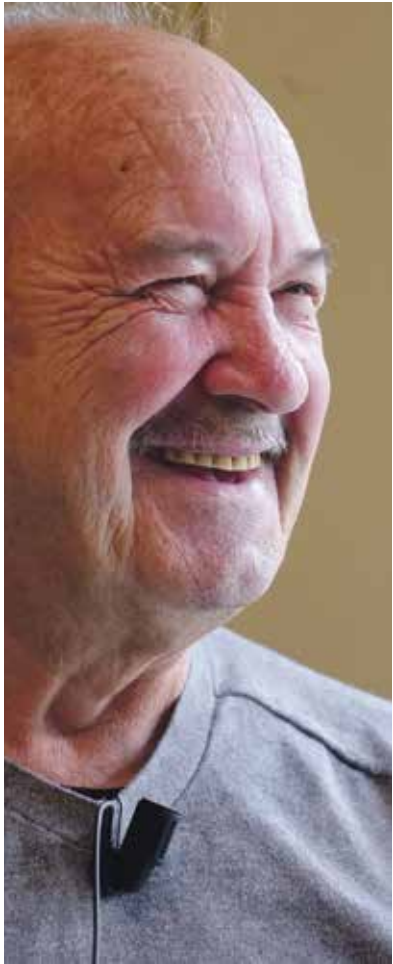
Minimas sociaux . 1.50 €

Accueil . Billetterie

Du mardi au samedi, de 14:00 à 18:45

09 71 00 5678 . www.tandem-arrasdouai.eu

Inscrivez-vous à notre newsletter et retrouvez notre actualité sur les réseaux sociaux !



TANDEM

LE JOURNAL DU
TANDEM
Scène nationale

Directeur de la publication
Gilbert Langlois

Comité de rédaction
**Vincent Jean, Gilbert Langlois,
Romain Rousseau et Christine Tourneuillert**

Rédaction
**Maïa Bouteillet, Véronique Chatenay-Dolto,
Christophe Duthoit, Bruno Geslin,
Bernadette Gruson, Vincent Jean, Gilbert Langlois,
Raphaël Mesa, Frank Raddatz,
Jean-Pierre Thibaudat et Christine Tourneuillert**

Design graphique
Romain Rousseau

Photographie de 1^{re} de couverture :
Die Marquise Von O... . Frank Castorf
© Thomas Aurin

Photographies de 4^e de couverture :
Miroir(s) . Bernadette Gruson (voir page 4)
© Bernadette Gruson
**Usagers des centres sociaux d'Arras
lors de sessions d'entretiens pour la réalisation
de la coiffeuse TANDEM**
© Raphaël Mesa

Impression
La Voix du Nord
Tirage 26400 exemplaires

Tous droits de reproduction réservés
© TANDEM Scène nationale - Novembre 2019

Le TANDEM Scène nationale est subventionné par la Ville d'Arras, la Ville de Douai, le Ministère de la Culture et de la Communication, le Conseil régional des Hauts-de-France / Nord - Pas-de-Calais - Picardie, le Conseil départemental du Nord et le Conseil départemental du Pas-de-Calais